

En pèlerinage militaire à Rome au printemps de l'année 1796

par Eugène de Courten, Sion

Introduction

Dans les premiers mois de l'année 1793 éclate sur le continent européen la « Guerre de la première coalition », qui se terminera en 1797 par le traité de Campo-Formio.

D'un côté, la France révolutionnaire ; de l'autre, l'Angleterre, la Hollande, l'Autriche, la Prusse, l'Espagne, le Portugal. L'Angleterre, avec le second Pitt comme premier ministre, mène le jeu. Elle mobilise sa puissante flotte que renforcent des vaisseaux hollandais, espagnols et portugais.

Le 28 août 1793, l'escadre de l'amiral Hood s'empare de Toulon et capture 32 vaisseaux de ligne. Il est vrai qu'en décembre de la même année, l'habileté et l'audace du commandant d'artillerie Bonaparte la contraignent à évacuer le port français. Elle se retourne alors sur la Corse, et le capitaine Nelson reçoit l'ordre d'occuper l'île. Bastia assiégé capitule, en mai 1794, après 45 jours de résistance ; Ajaccio et Calvi subissent ensuite le même sort. Lord Hood est rappelé en Angleterre ; il est remplacé par l'amiral Hotham. De caractère indécis, Hotham laisse échapper à deux reprises, dans le courant de 1795, l'occasion d'écraser la flotte française : une première fois dans le golfe de Gênes, où le capitaine Nelson, monté sur l'*Agamemnon*, et son lieutenant Freemantle, sur l'*Inconstante*, réussissent à capturer le *Ça-Ira* et le *Censeur* ; une deuxième fois, le 13 juillet, en face des îles d'Hyères, où les deux flottes s'affrontent sans se combattre bien que les Français soient inférieurs en nombre et en force. Hotham est disqualifié, et Jervis lui succède.

Dans le courant de la même année, la coalition s'affaiblit de la Prusse, de la Hollande et de l'Espagne, qui signent des paix séparées avec la Convention. L'Angleterre n'a plus pour allié sur

mer que le Portugal, et comme elle doit assurer ses bases en Méditerranée, elle a besoin de troupes de terre. Au moyen de ses subsides, elle en mobilise parmi les nombreux émigrés qui ont fui la France, et les militaires étrangers licenciés du service du roi depuis 1792.

C'est ainsi qu'elle charge le colonel Louis de Roll ¹, de Soleure, qui vit en Angleterre, dans l'entourage du comte d'Artois, le futur Charles X, de constituer un régiment suisse, qui, avec l'assentiment de l'empereur, reçoit comme base la cité de Villingen dans le sud du Wurtemberg. Ce régiment prend le nom de « Royal-Etranger » ; il sera composé de deux bataillons de neuf compagnies, faisant un total de 1.800 hommes, chiffre qui ne sera jamais atteint ².

Suivant une coutume de l'époque, le colonel de Roll n'exerce qu'un commandement nominal ; il délègue ses pouvoirs au lieutenant-colonel Jost de Dürler, de Lucerne, ancien capitaine aux Gardes suisses de France, qui a assisté et échappé au massacre du 10 août 1792, et au major Dieffenthaler, d'Argovie.

Parmi les jeunes officiers suisses qui s'enrôlent, se trouve, avec d'autres compatriotes, le valaisan Eugène de Courten ³, fils du lieutenant-général Antoine-Pancrace de Courten ; il a servi en France dans le régiment de sa famille de 1785 à 1792, puis dans le royaume de Sardaigne, comme aide de camp de son oncle le lieutenant-général Eugène-Philippe de Courten. Muni d'un brevet de capitaine du 19 décembre 1794, il quitte Sierre et sa famille en juin 1795, et arrive à Villingen au début de juillet. Il y retrouve ses lieutenants Franz Ebener et Adrien de Preux, qui se sont occupés d'enrôler, de recevoir des recrues, et de mettre sur pied l'effectif approximatif d'une compagnie.

La correspondance du capitaine de Courten avec son frère Pancrace, et sa cousine et fiancée, Eugénie de Courten, restés à Sierre, vont nous permettre de le suivre dans les débuts de sa nouvelle carrière ⁴.

¹ Louis de Roll, 1750-1813, fils d'Ours-Joseph, capitaine aux Gardes suisses de France, chevalier de Saint-Louis, émigra en 1789 avec le comte d'Artois, frère de Louis XVI, dont il partagea les vicissitudes en Angleterre ; il reçut en 1799 le titre de citoyen anglais.

² Ob. It Adolf Bürkli, *Das Schweizerregiment von Roll im englischen Dienst* 1795-1816, Neujahrsblatt der Feuerwehrgesellschaft, Zürich 1893. — Grouvel (Vicomte), *Les Corps de troupe de l'émigration française*, 2 vol., Paris 1957-1961.

³ Né à Sierre en 1771, il resta au service d'Angleterre, coupé par un intermède valaisan en 1798, jusqu'en 1807, où, sous les menaces de la police napoléonienne, il fut contraint de revenir en Valais.

⁴ Archives de Courten, Sion, B. 14, N° 1.

Le Régiment « Royal-Etranger » à Villingen, puis à Constance

De Villingen, le capitaine de Courten écrit à son frère :

Mon voyage a été des plus heureux, et je suis arrivé ici avec toute ma suite en très bonne santé... J'ai été surpris de la manière dont mon jeune cheval a soutenu les fatigues de la route, puisque la moindre journée que j'ai faite a été de neuf lieues et demie ; j'en ai fait jusqu'à treize, dans des chemins affreux, avec des pluies continuelles dont nous avons été accompagnés depuis Vevey jusqu'ici..*

J'ai passé avant-hier la revue de ma compagnie ; je dois avouer qu'elle est superbe, et sa force actuelle est de 68 hommes. Le corps est superbe aussi, et j'ai vu 1150 hommes sous les armes.. Villingen est si plein que l'on ne peut bientôt plus s'y retourner.

Juillet et août sont employés à compléter et à équiper les compagnies ; elles sont soumises à un entraînement journalier et, le 24 août, a lieu la grande revue. Les préparatifs d'un prochain départ sont ordonnés, bien que la destination du régiment ne soit pas encore divulguée ; la capitulation stipule cependant qu'il ne sera pas employé en dehors de l'Europe.

Au début de septembre les deux bataillons de Royal-Etranger quittent Villingen et vont s'établir momentanément sur les bords du lac de Constance, le premier à Constance même et le second à Radolfzell.

Courten, qui est dans le premier, décrit à son frère, dans sa lettre du 11 septembre, l'arrivée de la troupe à Constance :

Tu aurais été enchanté de voir notre brillante entrée ; tu te serais rappelé nos anciens corps suisses. Notre bataillon était de la force de 680 hommes sous les armes tous en grand uniforme et dans la plus grande propreté, ayant fait pour cet objet une halte d'une bonne demi-heure à un quart de lieue de la ville. La cité est fort longue, et la place d'armes se trouve précisément à l'extrémité opposée à la porte du Rhin. Nous avons fait tout ce trajet, quoique excédés par la chaleur, au pas ordinaire, tambours battants, drapeau déployé et musique en tête.

Le séjour de Royal-Etranger sur les frontières de la Suisse va durer jusqu'au 16 décembre. La ville de Constance est animée par la présence de nombreux émigrés français et des réfugiés d'autres nations. La vie de société n'y manque pas d'agréments, et les distractions y sont variées. Concerts militaires, théâtre, danse,

* Le signe .. (deux points) indique une coupure dans la citation.

repas d'officiers ou mondains occupent les loisirs que laissent les exercices journaliers de la troupe. Comme celle-ci est composée d'éléments assez disparates, elle exige un entraînement régulier et une surveillance très stricte pour maintenir la discipline, éviter les rixes et empêcher la désertion auprès des recruteurs d'autres corps en formation. Les premiers résultats en paraissent satisfaisants d'après ce que Courten mande à son frère le 22 septembre :

Tu serais charmé d'avoir été présent aux exercices à feu de notre régiment trois jours de suite.. Tous les officiers autrichiens qui étaient spectateurs n'ont pu s'empêcher de s'approcher pour nous témoigner leur surprise. En un mot personne ne veut croire que nous soyons des écoliers de quatre à cinq mois ; mais il faut convenir que nous avons un bon maître. Notre major Dieffenthaler est l'ami du soldat ; c'est un Joseph de Courten pour la manœuvre, et surtout pour faire valoir un régiment dix fois plus qu'il ne vaut intrinsèquement.

Les événements de la guerre, en particulier les opérations qui se déroulent alors sur le front du Rhin, font l'objet des conversations de tous les jours, et l'on applaudit aux revers des armées françaises.

Après avoir conquis les Pays-Bas autrichiens et la Hollande, la Convention a envoyé en 1795 deux armées sur le Rhin : l'armée de Sambre-et-Meuse, sous le général Jourdan ; l'armée de la Moselle, sous le général Pichegru. Après avoir franchi le Rhin près de Dusseldorf, Jourdan s'est avancé sur la Lahn ; Pichegru, solidement établi à Mannheim, s'apprête à marcher sur Heidelberg et la vallée du Neckar. Les Autrichiens ont opposé le général Clerfayt à Jourdan, et le général Wurmser à Pichegru. Clerfayt arrête l'avance de Jourdan et le force à repasser le Rhin ; il enlève ensuite les lignes de Mayence. Wurmser a la tâche plus facile en face de Pichegru qui, mécontent du dénuement dans lequel l'abandonne son gouvernement, se laisse séduire par les offres du prince de Condé, à la solde de l'Angleterre, et ne fait qu'une résistance factice. Wurmser peut ainsi s'emparer de Mannheim, franchir le Rhin, et refouler les Français sur les Vosges.

Ces événements sont l'objet de plusieurs lettres du capitaine de Courten à son frère dans le courant du mois de novembre. Il y ajoute des détails sur les avatars de quelques régiments d'émigrés français :

Un contraste à ces bonnes aventures, c'est le licenciement des cinq régiments à cocarde blanche à la solde de l'Angleterre.. Le régiment de Viomenil a été licencié. J'ai dîné avec le colonel, grand-croix de Saint-Louis ; il avait les larmes aux yeux. Les régiments de Broglie, Laval, Bethisy, Autichamp, tous dans nos environs, seront expédiés dans le courant de cette semaine.. Les officiers de ces corps qui veulent aller à l'armée de Condé,



Le Comte Eugène de Courten

1771-1839

reçoivent quatre mois d'appointement ; les autres rien.. On craint pour l'armée de Condé, parce que le recrutement n'avance pas.. d'Erlach est chargé d'une levée ; il me fait des offres superbes... Ce qui est plus douloureux est de voir l'animosité de tous les officiers de ces corps contre l'armée de Condé, et envers le prince lui-même, qu'ils regardent comme l'auteur de leur réforme pour pouvoir remplir les cadres de son armée avec les débris des leurs. Je vois beaucoup de ses officiers dans la société, entre autres six Montmorency qui servaient dans le régiment du duc de Laval.

A l'un de ces messages est annexé un billet où s'exprime la romance de sentiments plus intimes :

Vous qui fixez mon cœur et mon esprit, aimable cousine, permettez que je vous adresse ces deux' lignes comme un signal de notre future correspondance.. Répondez à mon impatience d'apprendre de votre main ce que votre bouche a laissé échapper quelquefois en ma faveur. Qu'il me sera doux de lire dans votre prochaine lettre l'aveu de la réciprocité des sentiments que vous me faites éprouver et que je vous ai manifestés. Agréez l'anneau que j'ai chargé mon frère de vous remettre.

Vers la mi-novembre, Royal-Etranger est avisé qu'il est destiné à la Corse et que son départ est imminent ; il gagnera les bords de la Méditerranée en passant par le Tyrol et le nord de l'Italie. Mais, au grand désappointement de la troupe, l'ordre de marche est sans cesse différé. Enfin, le 7 décembre, le capitaine de Courten peut annoncer à sa fiancée :

Nous partons décidément le 16 de ce mois pour la destination dont je vous ai donné connaissance dans le temps. Nous traverserons le Tyrol jusqu'à Innsbruck ; de là nous longerons toutes les frontières de l'Etat de Venise, qui nous a refusé le passage, pour nous rendre à Trieste... Destinée, mon aimable cousine, à devenir la femme d'un militaire, il faut commencer à vous aguerrir, mais il ne faut pas vous laisser épouvanter par tout ce que l'on se plaît à vous dire sur les dangers que nous avons à courir.. Les Corses ont toujours aimé les Suisses, et, soyez-en persuadée, nous conserverons cet attachement avec les habits rouges.

Le Régiment « Royal-Etranger » quitte Constance et se dirige sur Innsbruck

Le 16 décembre, le premier bataillon du régiment se met en marche, et, passant par Mossheim, il atteint Kempten dans la journée du 22 décembre. C'est de là que le capitaine de Courten écrit à son frère la veille de Noël :

Nous sommes arrivés dans cette ville le 22. Nous devions en repartir le 24, mais une estafette nous a apporté l'ordre d'y rester jusqu'au 26, ce qui me fait plaisir, car nous ne marcherons pas le jour de Noël. Cela repose notre troupe fatiguée des marches forcées qu'on lui a fait faire jusqu'à présent. La

moindre a été de sept mortelles lieues dans la boue jusqu'aux jarrets, et souvent la pluie sur le corps... Le bataillon est en ville ; je suis avec ma compagnie dans les faubourgs.. Nous sommes entourés d'embaucheurs prussiens qui du moment qu'ils peuvent nous enlever un homme le conduisent en poste ou en voiture ; ils en enlèvent même de force.. Nous n'en sommes qu'au 8^e jour et nous avons déjà perdu plus de 60 hommes.. Fort heureusement, j'ai toute ma compagnie réunie dans une grande salle, et je loge moi-même porte à porte. Cela ira mieux quand les bataillons seront réunis, ce qui se fera à Nassereith le 31 décembre...

La ville n'est pas très jolie, mais le faubourg est charmant. Le château du prince est très beau intérieurement. C'est un prince ecclésiastique qui vous reçoit fort bien ; il traite tous les officiers pendant les trois jours que nous devons y passer...

Conçois-tu que nos finances sont dérangées au point que, pour ne pas laisser mourir sur les chemins les hommes qui ne peuvent plus marcher, nous, les capitaines, sommes obligés de prendre tous les jours un chariot de réquisition qui nous coûte à chacun 7 florins, le régiment n'ayant pas un sol pour faire ces frais. J'y perds la tête et je t'assure que, si je n'avais encore 28 Valaisans qui, par leur bonne conduite, me forcent à servir, j'irais planter des pommes de terre à Sierre.

De Kempten, le premier bataillon de Royal-Etranger entre dans le Tyrol par Reutte, poursuit sa marche par Lermoos, franchit le Farn-Pass, et s'arrête à Nassereith pour attendre le second bataillon. A Reutte, il apprend, par un commissaire de l'empereur, que Madame Royale, venant de Paris et allant à Vienne, va passer à Nassereith, où le maître de poste doit la loger une nuit, avec sa suite.

Le passage de Madame Royale

Coïncidence bien émouvante pour d'anciens soldats au service de France jusqu'en 1792 — et ils étaient nombreux dans le régiment Royal-Etranger —, que leur rencontre avec la fille de Louis XVI et de Marie-Antoinette au moment où le Directoire vient de la libérer de sa captivité dans le sinistre donjon du Temple !

Enfermée dans cette prison avec ses parents, sa tante Elisabeth et son petit frère, en août 1792, elle n'en sort qu'en décembre 1795, après avoir vu disparaître son père, en janvier 1793 ; sa mère, en octobre de la même année ; sa tante, en mai 1794. Impuissante et isolée, elle a encore assisté à l'encanaillement sadique de son frère, suivi de sa mort en juin 1795. Quel sort tragique pour une jeune fille de 17 ans que sa naissance dans les splendeurs de Versailles destinait à un brillant avenir !

Dès le mois de juin 1795, des pourparlers sont entamés entre le gouvernement français et l'Autriche pour la libération de

Madame Royale. Son cousin, l'empereur François, offre d'abord une rançon de deux millions, qui n'est pas acceptée. Le Directoire exige un échange avec des citoyens français détenus dans l'Empire, tels le ministre Beurnonville, et quatre commissaires livrés en 1793 par le général Dumouriez au prince de Cobourg, les ambassadeurs Maret (futur duc de Bassano) et Sémonville, arrêtés en Italie, et le maître de poste Drouet, qui, en juin 1791, a stoppé la fuite du roi et de sa famille à Varennes.

Tandis que se poursuivent les pourparlers, la captivité de Marie-Thérèse-Charlotte de France est devenue moins rigoureuse. On lui donne une dame de compagnie en la personne de M^{me} Bocquet de Chantereine, et elle est autorisée à recevoir des visites fréquentes et régulières de la marquise de Tourzel, dernière gouvernante des enfants de France.

Par un arrêté du 27 novembre 1795, le gouvernement de la République consent enfin à la libération de l'orpheline du Temple et à son départ pour l'Autriche. Elle sera accompagnée par M^{me} de Soucy, fille de la baronne Mackau, l'officier de gendarmerie Méchain, et le sieur Gomin, son dernier gardien. La princesse quitte sa prison dans la nuit du 18 au 19 décembre, arrive à Chaumont le 21, où, reconnue, la foule lui fait un accueil chaleureux ; par Belfort, elle atteint Huningue le 24 au soir. Les formalités d'échange sont accomplies, et, sans être confrontée avec les prisonniers français libérés à Riehen, au nord de Bâle, Madame Royale est reçue près de la ville, dans la résidence du négociant Reber, par les envoyés autrichiens, le prince de Gavre et le baron Degelmann. Le 26, elle traverse Bâle dans une voiture impériale attelée de six chevaux, et poursuit sa route jusqu'à Lauffenbourg. Son itinéraire la mène ensuite le long de la rive droite du lac de Constance, où elle traverse des cantonnements de l'armée du prince de Condé, puis dans le Tyrol et à Innsbruck, où elle fait un court arrêt dans le château de sa tante l'archiduchesse Elisabeth d'Autriche ; elle entre à Vienne le 9 janvier ⁵.

Contrairement aux prévisions du capitaine de Courten, la rencontre de Madame Royale avec le régiment Royal-Etranger n'a pas lieu à Nassereith, mais dans l'étape suivante à Telfs, à 30 km. avant la capitale du Tyrol, d'où, le 4 janvier, Courten écrit à son frère :

Nous sommes arrivés ici hier, ayant fait notre entrée avec tout le régiment réuni, en grande parade...

Comme je te l'avais dit nous devons voir Madame Royale à son passage à Nassereith, mais nous n'avons eu ce véritable bonheur qu'à Telfs, où elle

⁵ André Castelot, *Madame Royale*, Paris 1962 ; — Duc de Castries, *Le Testament de la Monarchie*, III, *Les Emigrés*, Paris 1962.

n'a fait que passer. Tu dois t'imaginer le désir et l'empressement que nous avions.. de voir cette infortunée et charmante princesse et de lui rendre les honneurs dus.. Quelle a été notre douleur d'apprendre qu'il était défendu, par les ordres les plus stricts de l'empereur, de ne lui rendre aucuns honneurs et de ne laisser approcher qui que ce soit de cette princesse.

Ne pouvant nous résigner à la voir passer sans lui donner une marque de notre attachement et de l'impression que sa vue faisait sur nous, nous plaçâmes un officier sur la grand'route, qui avait ordre de venir nous avertir du moment qu'il apercevrait sa voiture. Ce fut vers les midis qu'elle arriva ; elle passa devant tout le corps d'officiers qui s'était mis sur un rang, tous chapeaux bas pour lui prouver notre respect. Elle était dans la seconde voiture. Elle baissa tout de suite la glace, nous salua tous avec un air d'intérêt, et avec une grâce qui n'est, je crois, donnée qu'à la famille des Bourbons. Nous avions, je puis te l'assurer, presque tous les larmes aux yeux. Elle ne s'arrêta point du tout, mais, en mon particulier, par la manière dont je me trouvais placé, j'eus tout le temps de l'admirer. Qu'elle est belle et que de noblesse dans ses traits ! Une chevelure blonde que j'ai très bien vue, de très beaux yeux bleus, à ce qu'il m'a paru, et en général une figure charmante que les peines et les souffrances n'ont point dégradée. Voilà ce que j'ai contemplé pendant cinq minutes que j'ai trouvées bien courtes.

Elle se porte bien, mais elle est sujette à des attaques de nerfs occasionnées par les frayeurs qu'elle éprouve toutefois qu'elle voit un rassemblement. C'est le souvenir des malheurs dont elle n'a été que trop longtemps victime qui ont opéré cette incommodité. Nous avons eu la précaution de faire rentrer dans les maisons toutes les sentinelles qui se trouvaient dans les rues où elle devait passer, ayant appris qu'elle avait grand'peur quand elle voyait une bayonnette.. Madame de Tourzel n'a pas pu l'accompagner ; on n'a pas voulu lui permettre de sortir de France. C'est une Madame de Soucy et Madame de Gavre qui sont les deux et seules dames de sa société ; M. de Gavre était aussi du cortège...

Nous repartons demain par Steinach, le Brenner et Sterzing. A Sterzing se séparent les deux routes : celle qui conduit à Livourne par Milan, et celle qui va de Klagenfurt à Trieste. Il n'y a encore rien de décidé sur laquelle de ces deux routes nous prendrons, mais d'après toutes les apparences, ce sera celle du Milanais. Cela ne sera définitivement arrêté qu'à Sterzing.

J'ai logé à Innsbruck dans la même auberge que le général Beaulieu qui passait très rapidement, car il ne s'est arrêté qu'une demi-heure pendant laquelle je lui ai fait ma révérence ; il va prendre le commandement de l'armée d'Italie.

Marche de Royal-Etranger d'Innsbruck à Bologne

A Sterzing, où il séjourne du 6 au 12 janvier pour laisser passer des troupes autrichiennes destinées à l'armée d'Italie, le régiment est informé que l'Etat de Venise l'autorise à traverser son territoire par la vallée de l'Adige ; il lui est interdit cependant de toucher Vérone, où, sous le nom de comte de Lille, habite momentanément le comte de Provence. Comme celui-ci s'est fait reconnaître roi de France par ses partisans, sous le nom de Louis XVIII, la république des Doges ne tient pas à se créer des difficultés avec le Directoire par des gestes d'un loyalisme intempestif de la part de militaires étrangers. Elle consent cependant

que le lieutenant-colonel de Dürler se rende à Vérone, mais en habits bourgeois, dès que le régiment aura quitté son territoire.

Par Bolzano, Trente, Rovereto, Castelnuovo, Royal-Etranger avance jusqu'à Mantoue ; il cantonne près de dix jours à l'intérieur et aux abords immédiats de la place. Durant cet arrêt, le lieutenant-colonel de Dürler va présenter ses hommages au comte de Provence. Comme officier ayant participé avec courage à la défense des Tuileries le 10 août 1792, il est accueilli avec les plus grands égards par le prince exilé, qui le crée à cette occasion maréchal de camp suivant un désir exprimé en son temps par Louis XVI.

Le capitaine de Courten profite de cet intermède pour faire une échappée sur Venise, d'où, le 20 février, il envoie un billet très tendre à sa fiancée et des bouteilles de liqueur à son frère. Il rejoint son unité à Mantoue, et par San-Benedetto et Mirandole, atteint Carpi, au nord de Modène, le 27 du mois. Le régiment y reçoit l'avis que son lieu d'embarquement pour la Corse est définitivement fixé à Civitavecchia, et que sa marche-route va le conduire à travers les Etats de l'Eglise par Bologne, Forli, Rimini, Ancône, Lorette, Spolète, Terni, Viterbe.

De Carpi, le 29 février, le capitaine de Courten brosse un tableau un peu désabusé de sa situation à sa fiancée :

Si vous pouviez aujourd'hui jeter un coup d'œil sur notre situation, vous auriez certainement pitié de nous.. D'un côté, le froid excessif que nous endurons depuis quatre jours sans pouvoir y remédier, la plupart de nous étant logés dans des chambres sans cheminées ; d'autre part, le peu d'aménité des personnages de ce pays, la manière dont ils nous écorchent pour nous faire endurer la faim. De plus, les embaucheurs de tous pays qui nous séduisent nos hommes... Le dégoût est général ; il est fondé sur les mauvais traitements que nous éprouvons et sur la durée d'une route que l'on aurait pu réduire au tiers...

J'espère que vous avez reçu le petit billet que je vous ai écrit de Venise.. Je pars demain pour Modène où je dois passer cinq jours pour céder mon logement de Carpi à notre major. Notre lieutenant-colonel va aussi s'établir à Modène pour le temps que nous devons rester ici, c'est-à-dire jusqu'au 7 mars.

De Modène, il donne quelques nouvelles à son frère. Après une brève description de la cité, il ajoute :

Me voici au quatrième jour de mon domicile à Modène. Il durera jusqu'à lundi, jour de mon départ pour rejoindre ma compagnie à Castelfranco...

Le prince est un homme de 68 ans. Il ne paye pas de mine, mais il est fort aimable. Il nous a très bien reçus avant-hier soir que nous lui fûmes présentés. Il parla politique avec une grande connaissance.. Sa cour est composée d'environ quarante personnes.. Ce prince est extrêmement économe et mène une vie très réglée et donne toute la matinée à ses affaires.. Tous les soirs on peut le voir de 7 h. du soir à 9 h. ; nous y retournons ce soir pour nos



Rome au XVIII^e siècle

Devant le palais du Quirinal
Estampe

péchés, car l'on s'y ennuie à se démonter la mâchoire.. Son ministre de la guerre nous dit hier, quand nous eûmes l'honneur de dîner chez lui, qu'il fait tous les ans une économie de 50 000 ducats qu'il met en caisse hors de la circulation, en sorte que son trésor est fort bien garni...

Nous traversons les Etats du pape sur quatre colonnes.. M. de Sonnenberg commande la seconde composée de quatre compagnies de fusiliers ; je suis de cette colonne qui part le 7.. Les bâtiments de transport, qui nous attendent depuis près d'un mois, sont de grands vaisseaux marchands ; nous serons escortés par un vaisseau de ligne et deux frégates.

Sur le duché de Modène-Reggio régnait à cette époque le prince Ercole Rinaldo d'Este-Modène. Fils de François III et d'une fille du régent Philippe d'Orléans, il a hérité en 1780 un Etat prospère et un trésor considérable qu'il s'applique à augmenter, et qu'en mai 1796, le général Bonaparte ne manquera pas d'accaparer par le tribut de cinquante millions prélevé dans le nord de l'Italie.

Le capitaine de Courten s'intéresse particulièrement à la ville de Modène, car son père, avant d'entrer au service de France, avait commandé une compagnie dans les Gardes du duc de 1740

à 1742, année où, au début de la guerre de Succession d'Autriche, il avait participé à la défense de la ville et avait été fait prisonnier après la chute de la citadelle assiégée par les Autrichiens.

C'est ce souvenir que notre correspondant rappelle dans sa lettre du 10 mars écrite de Bologne à son frère, en même temps qu'il lui annonce fièrement qu'il a été mis à la tête d'une des quatre colonnes du régiment pour sa marche à travers les Etats de l'Eglise :

Je t'avoue que je ne me serais pas attendu, il y a un an, de me trouver commandant d'une colonne de quatre cents hommes, et que je passerais d'abord dans la ville où notre papa a été fait prisonnier en 1742, de là à Bologne et ainsi de suite dans tous les Etats du pape.. Je me quarre tant que je puis sur mon cheval pour me donner une tournure de commandant, mais je crois que cet honneur ne s'accorde pas avec mon âge ni avec mon peu d'expérience. Enfin je fais ce que je puis et continuerai de même..

J'ai été installer ma colonne hier à Castel S. Pietro, où elle a séjourné aujourd'hui.. Je suis parti à minuit de ce village pour revenir à Bologne ; je l'avais promis et ai tenu parole. Voici le fait : en qualité de commandant arrivé avant-hier à Bologne, j'y ai fait des visites, comme de coutume, à plusieurs personnes de la ville, entre autres à une nièce du pape, la princesse Lambertini. Elle me combla d'honnêtetés et m'invita à dîner. Après le repas, elle me conduisit dans son carrosse à l'opéra saint, autrement dit en langage du pays « l'oratorio »... On représentait « Judith et Holopherne ».

Pendant le théâtre, la princesse me fit mille questions sur mon voyage. Je lui parlai entre autres de mon voyage projeté à Rome. Elle me demanda si j'y avais des connaissances ; je lui répondis que non. — Eh bien, me dit-elle, promettez-moi de revenir demain ici et je vous donnerai deux lettres de recommandation pour cette ville ; cela vous procurera de l'agrément, car cela vous introduira dans les deux premières sociétés de Rome.. Elle ajouta mille choses honnêtes, et, le théâtre fini, elle eut la complaisance de me reconduire à mon logement. Ce n'est pas un petit service, car cette ville est énorme, et il faut braver beaucoup de stylets avant d'être rendu chez soi. Ici le stylet est en grande activité, et il n'y a pas de jour qu'il ne se commette deux ou trois assassinats... Je repartirai ce soir dans la nuit pour Castel S. Pietro, et pour continuer notre route demain. Arrivé à Lorette, je remettrai mon commandement à un de mes camarades et partirai en avance pour Rome, où je compte rester quatre jours.

De Carpi à Castelfranco, nous avons toujours eu pluie ou neige, mais heureusement plus de neige que de pluie, un grand froid, des chemins à rester embourbés. Mes soldats sont harassés de fatigue ; ainsi ils ne songent pas à désert.

Marche de Royal-Etranger de Bologne à Civitavecchia

Du 11 au 20 mars, la colonne Courten poursuit sa route par Imola, Césène, le long de la mer, de Rimini à Ancône, et fait un arrêt de quelques jours à Lorette. Notre capitaine utilise ce répit à l'envoi d'un long message d'amour à sa fiancée, et à la suite de son journal à son frère :

Lorette le 23 mars.

Je crois, mon bon ami, que l'histoire se trompe quand elle place le paradis terrestre dans une autre partie du monde, si paradis terrestre veut dire le plus beau pays du monde. Je ne crois ne pas me tromper en assurant que c'est celui que nous venons de traverser.. depuis Césène où nous avons commencé à entrevoir la mer adriatique.

Pendant quatre jours, nous avons continuellement marché sur le rivage de la mer qui était à notre gauche. A notre droite, les plus beaux coteaux que la nature puisse former, ornés de tous les dons : amandiers tout fleuris, oliviers, orangers, citronniers, lauriers en quantité — décoration bien sensible quand il n'y a que huit jours que l'on a quitté la neige. Tout ce que l'on peut désirer se trouve dans ce riche pays, où les seuls habitants de la classe moyenne et subalterne sont gueux, et des gueux nous pouvons en parler, car nous n'avons qu'à consulter journellement nos bourses : elles ne démentiront pas ce que j'avance..

De cardinal en évêque, d'évêque en cardinal.. de tous ces messieurs rouges et violets, il n'y en a pas eu un seul qui nous ait offert un verre d'eau fraîche.. Ce qui nous prouve le plus que nous sommes dans le pays de Sa Sainteté, c'est le millier de badauds qui viennent journellement auprès de nous pour nous toiser des pieds à la tête... Les personnes de la bonne compagnie, excepté cependant les rouges et les violets, sont affables et portés à se rendre utiles, autant les gens de basse condition sont arabes et peu serviables.

Tu voudrais que je te parle du trésor de Lorette... Pour t'en donner une idée, conçois que la centième partie de celui que j'ai vu aujourd'hui vaut au moins deux fois tout celui de Notre Dame des Ermites.. La chapelle, il faut te la représenter plus grande d'un bon tiers que celle d'Einsiedeln...

J'ai trouvé à Ancône un chanoine de ma connaissance, Mr le comte Deschamps. Je l'avais vu dans le temps à Martigny où je lui avais fait quelques honnêtetés. Il me l'a rendu au centuple, et ne m'a pas quitté un instant pendant mon court séjour dans ce charmant port de mer.

A Lorette, les soldats de religion catholique font leurs pâques dans la célèbre chapelle de l'endroit, puis, le jour du vendredi saint, ils participent à une procession solennelle à Tolentino. La colonne quitte Tolentino le jour suivant, s'enfile dans des vallons étroits et arides où « l'on ne voit que quelques broussailles et des rocs nus », et débouche, dans la soirée du dimanche de Pâques, dans le bassin de Foligno, « le plus beau que la nature puisse produire ». A Spolète, le capitaine de Courten ne manque pas de visiter la pittoresque cité et son célèbre aqueduc, puis, le 30 mars, à Terni, il va admirer les cascades qui tombent dans les environs et qu'en bon Valaisan, il compare à la cascade de Pissevache. Il en fait une longue description à son frère, et ajoute en fin de message :

Je ne sais point encore comment, ni quand j'irai à Rome. Je puis partir quand je veux, j'en ai la permission, et cependant je ne puis me détacher de la colonne vu le petit nombre d'officiers qui y sont. Il est donc possible que je n'y aille que depuis Civitavecchia, ce qui m'évitera de rester dix jours en rade.

Le capitaine de Courten visite Rome au début d'avril

Il est midi. J'arrive dans cette ville si célèbre dans l'histoire et qui m'a fait une vive impression à une distance de plus d'une lieue.

C'est par ce préambule quelque peu solennel que débute la relation de notre voyageur à son frère sur sa visite dans la Ville Eternelle : vingt pages manuscrites, qui vont du 2 au 8 avril 1796.

Le Saint-Siège est alors occupé par S. S. Pie VI, de la famille Braschi, pape de 1775 à 1799. Le peuple l'avait surnommé « il Papa bello », pour la noblesse et la vénusté de ses traits. Ami du faste, de l'art et des lettres, cet éminent pontife eut l'ambition de redonner à Rome l'éclat qu'elle avait eu au temps de Léon X. Il ordonna de nombreuses constructions, telles la sacristie de Saint-Pierre et le palais Braschi, fit placer les obélisques de Montecitorio et de la Trinité-des-Monts. Il n'eut aucun scrupule à pratiquer le népotisme, en faisant venir auprès de lui les deux fils de sa sœur, la comtesse Onesti ; il les adopta et leur fit porter le nom et les armes des Braschi. L'aîné devint cardinal, et le second, créé duc de Nemi, épousa la belle et riche Constanza Falconieri.

En avril 1796, la duchesse de Nemi est la reine de la société romaine ; sa tante, la princesse de Santa Croce, tient un salon très fréquenté où se rencontrent éminences, princes et altesses, aristocrates italiens et étrangers, écrivains et artistes de renom, militaires haut gradés.

Dans cette Rome tout occupée de fêtes, de rivalités ecclésiastiques et mondaines, de cérémonies et de processions à grand éclat, la Révolution introduit des agents qui suscitent des troubles à intervalles répétés. Le temps est proche où le général Bonaparte fera envahir les Etats pontificaux, imposera à Pie VI le traité de Tolentino, l'exilera à Valence, en Dauphiné, où il mourra en 1799 ⁶.

La visite de Rome du capitaine de Courten commence par la villa Borghèse :

Je t'ai dit que j'étais arrivé à midi. Quoique fatigué, je n'ai pas voulu perdre une demi-journée, et j'ai profité d'une place qu'un de mes camarades m'a offerte dans une voiture qu'il avait louée. Nous sommes partis pour nous rendre à la maison de campagne du prince Borghèse.

⁶ F. Hayward, *Le dernier siècle de la Rome pontificale*, Paris 1927-1928.



Pie VI
Pape de 1775 à 1799

Portrait à l'Abbaye de Saint-Maurice
Au dos du cadre on lit :
Johannes Baptista Berrier fecit Romae 1795
Rest. 1915

Il y admire l'*Apollon et Daphné*, ainsi que le *David* du Bernin, « quatre vases de porphyre d'une seule pièce, en forme de bain, estimés à cent trente mille écus romains chacun », « l'hermaphrodite couché sur un matelas de marbre », « un de ces gladiateurs connus dans toute l'Europe, objet de l'ambition et de la jalousie du pape régnant qui en a offert trois millions d'écus pour le transférer dans son Museum », et « tant d'autres beautés de ce palais dans son intérieur ». La journée se termine par la villa Albani (Torlonia), « campagne voisine de la précédente, dont le château renferme un bien plus grande quantité d'antiques précieux, dont une énorme statue représentant une divinité égyptienne, en albâtre transparent ».

La matinée du 3 avril est consacrée à visiter la place et la basilique de Saint-Pierre, dont la description concorde avec l'état actuel des lieux. Avec son pied montagnard, notre capitaine monte sur le toit, bordé des statues des douze apôtres, puis se hisse sur la galerie supérieure et dans la boule du dôme. Il rentre chez lui en passant par le château et le pont Saint-Ange « orné de quelques superbes statues ».

Après dîner, j'ai été parcourir les galeries du palais du prince Borghèse, et du palais Doria. Il est inutile de vouloir donner une idée de ces deux galeries. Celle de Doria surtout renferme une si grande quantité de tableaux, et de marbres les plus célèbres...

Ce 4 avril. Ce matin, le général m'envoie un billet par lequel il m'ordonne de me rendre chez lui dans une demi-heure. J'y fus avant le terme, et il me dit qu'il allait être présenté au pape par le chargé d'affaires de la Grande-Bretagne auprès de Sa Sainteté, et qu'il voulait que je fusse de la partie. J'acceptai avec plaisir, comme tu te l'imagines bien.

A 8 h. et demie nous fûmes présentés à Sa Sainteté, qui nous reçut avec bonté. En entrant dans sa chambre, nous fîmes une gémulation, puis une seconde en approchant de lui. Il vint au-devant de nous pour nous aider d'un signe de sa main à nous relever. Il nous parla avec affection, mais très bas, en sorte que nous eûmes beaucoup de peine à comprendre quelques paroles coupées. On n'est pas plus digne que lui de représenter à cette place unique ; il a tout pour lui : la taille, la figure d'un vénérable vieillard bien conservé, avec un air doux et des manières affables.

Notre visite fut courte, et nous sortîmes du Vatican pour nous rendre à l'église de la Minerve où aujourd'hui le pape a pontifié. Cette église est consacrée à la Vierge, et c'est une de ses fêtes que l'on a remise à ce jour.

On ne voit rien de plus beau que la procession du Saint-Père depuis le Vatican jusqu'à la Minerve. Il était dans une superbe et extrêmement antique voiture attelée de six chevaux gris pommelés ; deux postillons à cheval, l'un sur le premier des six, le second sur le troisième de gauche, comme c'est l'usage, et un cocher sur le siège, tous trois habillés de rouge avec des soutanes, frisés, poudrés et sans chapeau. Deux cardinaux étaient dans la voiture avec Sa Sainteté. Suivaient seize autres cardinaux en voiture, puis tous les archevêques, évêques, etc., à cheval, chacun une verge en main. Je ne sais ce que signifie cette verge, et plusieurs personnes que j'ai questionnées n'ont su me satisfaire. Les Cent Suisses sont en partie autour de la voiture du Saint-Père, et les autres marchent avec le cortège. La garde à cheval était habillée en bleu et bien montée. Dans la livrée du pape, ils étaient plus de quarante vêtus

de soutanes rouges, tous à cheval, puis tant d'autres que je ne puis dépeindre et qui ont échappé à ma mémoire.

La garnison était sous les armes et bordait la haie depuis le Vatican jusqu'à la Minerve... Ces troupes sont belles, propres, et tenues à l'autrichienne ; elles n'exercent point mal, j'en ai été surpris.

Quand le pape est entré dans l'église, il avait un manteau de cour blanc avec des broderies en argent. Il avait la tiare qui était blanche et ornée de quelques pierreries. Il était porté par six prêtres habillés de rouge, sur un baldaquin cramoisi, avait un air majestueux, et donnait sa bénédiction en s'acheminant du côté de l'autel... La cérémonie, que je ne te rapporterai pas car cela serait trop long, a fini par la présentation de cinquante petites filles qui sont venues dans le chœur.. elles allaient deux par deux baiser le dernier escalier de l'amphithéâtre où le pape avait son trône, et, à mesure qu'elles se relevaient, on leur donnait à chacune une bourse d'argent. Ce sont de pauvres orphelines habillées tout en blanc, avec le menton caché dans un voile blanc plissé.

J'ai vu toutes ces cérémonies de bien près, car, grâce à M. le capitaine Pfyffer, qui avait donné ordre à un sergent de ses Cent Suisses, j'étais à côté d'un cardinal qui s'appelle Caprara. La messe finie, le pape remonta sur son baldaquin, fut reporté à la sacristie, et de là, remonta dans sa voiture.

De là je me rendis chez moi pour dîner, car il était une heure. A deux heures, je repartis pour aller visiter la Rotonde, c'est-à-dire le Panthéon, qui autrefois était consacré aux dieux ; il est consacré maintenant à tous les Saints.

La promenade se poursuit par le Capitole et le Colisée, « ruines d'un cirque immense de figure ovale, où se faisaient les combats d'animaux ; on voit encore les niches où ces animaux s'abritaient. Par après, ce cirque est devenu le lieu du sacrifice des fidèles ; en mémoire de cela, on a élevé une croix au centre, lieu où l'on immolait tous ceux qui ne voulaient pas adorer le Soleil et la Lune ».

J'ai terminé les courses de ma journée par une visite au prince Auguste, fils du roi notre maître. Ce prince est de la plus grande affabilité, et nous comble de politesses. C'est un homme superbe, passionné pour le militaire — il a environ 25 ans — ; il viendra le 8 de ce mois à Civitavecchia, et nous passera en revue quelques jours après, c'est-à-dire quand toutes les colonnes seront arrivées.

Les pérégrinations du 5 avril amènent notre infatigable capitaine à la Bibliothèque du Vatican, puis au « Museum ». « Il est incroyable, écrit-il, les frais que le pape d'aujourd'hui a faits en tous genres pour embellir la ville, le Museum, la bibliothèque, et particulièrement tout ce qui a rapport au Vatican. » Il passe ensuite à la fabrique des mosaïques, puis aux Chambres de Raphaël où il admire plus spécialement la *Bataille de Constantin qui repousse Maxence* et la *Libération de saint Pierre dans sa prison*. « Il y a quatre chambres toutes aussi belles l'une que l'autre, et toujours pleines d'amateurs et de grands maîtres qui travaillent à des copies. » Il continue par les Loges de Raphaël : « Il y en a une partie qui sont un peu dégradées par le vent et l'humidité,

mais il y a de bien beaux restes. Cela représente sur différentes voûtes la création du monde, d'Adam et Eve, et beaucoup de traits de l'histoire ancienne et moderne ». Revenu en ville, il entre dans les églises de Saint-Louis et de Saint-André, très déçu de n'y rien trouver de remarquable. Comme il lui reste encore du temps, il retourne à la villa Borghèse et finit sa journée par la galerie Doria, « qui est à portée de chez moi, et où je retournerai pour revoir une seconde fois l'incomparable *Sacrifice d'Abraham* fait par le Titien. Ce tableau m'est toujours présent à la mémoire, et c'est celui de tous ceux que j'ai vus, qui s'est le mieux gravé dans mon imagination ».

Ce 6 avril. La villa Pamphili fut le premier objet où je portai mes pas ; il était 8 h. environ. Quel plaisir d'entendre gazouiller les rossignols dans ces épaisses allées de lauriers ; il semblait réellement que tous les oiseaux d'Italie s'étaient donné rendez-vous dans ces délicieux bosquets.. C'est des environs de Rome, la campagne que je préférerais, non pour son palais qui n'est pas grand, mais pour ses promenades et ses eaux. Dans cette campagne, il y a aussi une allée fort longue, toute garnie de pots, mais au lieu de contenir des fleurs, c'est autant de jets d'eau qui sont toute l'année en activité. Il y a au bout de cette allée un bâtiment en forme de demi-cercle. Il n'est composé que de petites niches qui sont autant de grottes qui fournissent de l'eau, et au centre, il y a un orgue que l'on fait jouer... Je rentrai en ville par la porte de Saint-Pancrace. C'est dans ce moment que je vis un aqueduc superbe qui fournit une masse très considérable d'eau à la ville ; il a 36 milles de long. Je passai ensuite au couvent des Recolets de Saint-Pierre de Montorio pour y voir le tableau le plus estimé de Rome : la Transfiguration. Je n'en dis rien, car sa beauté ne peut être dépeinte ; il faut le voir et se taire. Je finis ma matinée par la villa Justiniani, encore un magasin de tableaux des plus grands maîtres. On cite pour le plus beau l'Interrogation de Notre Seigneur par Pilate. C'est au-delà de toute expression.

Dans le courant de l'après-midi, notre voyageur se rend à l'église de Saint-Jean de Latran.

Je te parlerai seulement de deux objets, écrit-il à son frère. Le premier est une superbe chapelle, richissime par toutes les espèces de marbre qui la composent. Au centre est un énorme vase de porphyre, où s'est fait le baptême de Constantin, et pour en conserver la mémoire, tous les ans, le jeudi-saint, on y baptise un turc ou un juif. Le second est l'escalier par lequel le bon Dieu est monté chez Pilate. Il est de marbre et a été porté de Jérusalem à Rome où il est placé tout proche de l'église de Saint-Jean de Latran. On ne peut, ou pour mieux dire, on ne doit le monter qu'à genoux, et à force que cette cérémonie y est répétée journellement par tous les pèlerins et les dévots, on a été obligé de mettre une garniture de planches sur chaque escalier, car le marbre forme déjà à chaque marche un demi-cercle en dedans, tant il est usé. De là j'ai passé à Sainte-Marie-Majeure, où les nefs sont séparées par une infinité de jolies colonnes de marbre blanc qui la rendent fort gaie parce que cela tranche avec la voûte qui est toute dorée. De là à Sainte-Marie la Neuve, et à tant d'autres églises...

La voiture m'avait donné un peu mal au cœur, et j'avais encore envie d'aller à cinq milles de la ville pour voir les catacombes de Saint-Sébastien. Je me fis conduire chez moi, fis seller mon cheval, et me rendis de suite aux catacombes.. Ce sont des souterrains soutenus par rien que par leurs propres

forces. On y voit beaucoup de cercueils et une quantité de restes de corps humains. C'est là qu'y ont péri tant de milliers de martyrs que l'on y avait enfermés...

En revenant des catacombes, je passai encore au Colisée pour revoir ces belles ruines, et de là chez moi pour souper.

Ce 7 avril, au soir. C'est entreprendre au-delà de mes forces de vouloir te rendre un compte bien exact de ma conduite de ce jour. Je suis obligé d'avouer que je suis un peu illuminé et que je pourrai bien n'être pas laco-
nique, si j'écris comme j'y vois...

A midi, je me suis habillé pour me rendre à un dîner, non ce n'était pas un dîner, mais une fête que le prince Auguste, fils de notre roi, nous a donnée. Nous étions 27 officiers anglais à table.. Je dis officiers anglais, car il y en avait au moins 15 véritables, c'est-à-dire de nation, et nous autres auxiliaires. Nous nous sommes mis à table à 3 h. et j'en sors dans ce moment où il est 9 h.

Le liquidum de repas a commencé par le vin de Bordeaux. C'est le moindre qui ait paru, car le reste n'était que tokay, syracuse, champagne mousseux, etc. Au dessert, nous avons bu les santés suivantes : d'abord au roi d'Angleterre, au Saint-Père le pape, au prince de Galles, au prince Auguste, à la nation helvétique. C'est le prince lui-même qui l'a porté au général Gady, général des troupes du pape, homme fort aimable. Nous avons la musique des quatre régiments en garnison à Rome. Ces musiques ont joué pendant tout le repas et, à chaque fois que nous avons bu à la santé d'un membre de la famille royale, elles jouèrent le « God save the King »...

Il faut avouer qu'on n'est pas plus aimable ni plus gai que le prince royal ; il part demain pour Civitavecchia où il veut rester avec nous jusqu'à notre embarquement...

Tu es sans doute étonné que, dans mes journées, je ne t'aie jamais parlé des agréments de la société de Rome et des beautés romaines. Sans avoir vu la société, j'ai été à portée de voir de bien belles Romaines et en quantité le jour de la procession... Quant à ma lettre de recommandation pour la princesse de Sainte-Croix (Santa Croce), je l'ai gardée dans mon portefeuille ; en voici la raison. J'ai appris, le premier jour de mon arrivée, que si l'on se donnait à la société, on ne pouvait plus s'en tirer, et comme j'ai préféré voir les antiquités de Rome plutôt que ses beautés modernes, j'ai pris le parti de courir la ville et les environs. Je me trouve bien de ma détermination, car j'ai vu Rome tout aussi bien qu'on peut la voir dans six jours. Mais il est temps de me coucher, car je pars à 3 h. du matin...

Sur ces entrefaites, les quatre colonnes du régiment Royal-Etranger sont arrivées à Civitavecchia. La troupe ne compte plus que 1.257 hommes, car, depuis son départ des bords du lac de Constance et après avoir parcouru près de 1.200 km., ses rangs se sont éclaircis à la suite des désertions, de la maladie et des expulsions. Le prince Auguste d'Angleterre la passe en revue le 12 avril, et l'embarquement a lieu sur six bâtiments à trois mâts et huit pièces de canon. Complétée par une frégate et deux corvettes, la flotille quitte le port de Civitavecchia le 17 avril, et, par un bon vent, vogue vers la Corse. Elle fait une courte escale à Bastia, le 21 du mois, et, après avoir essuyé une violente tempête de trois jours, arrive à Ajaccio, où Royal-Etranger met pied à terre. Il restera en Corse jusqu'à la mi-octobre 1796.

Sur la côte ligurienne du levant, le général Bonaparte, à la tête de trente six mille hommes, a franchi le col de Cadibone, au-dessus de Savone. Il vient de battre et de séparer à Montenotte et Millesimo l'armée austro-sarde du général Beaulieu, et inaugure avec éclat sa célèbre campagne d'Italie.

L'amiral Jervis a donné l'ordre au commodore Nelson de surveiller le golfe de Gênes et d'entraver le ravitaillement par mer de l'armée française. La Corse et l'île d'Elbe servent de points d'appui à la flotte anglaise. Le roi Georges III et son ministre Pitt affrontent un adversaire génial qui ne sera vaincu qu'en 1815.